



SOUVENIRS DE PROVINCE PENDANT LE SIEGE DE PARIS.

Par Saint-René TAILLANDIER

1870

I

On est revenu hier des remparts, on y retournera demain. Tandis que le canon gronde du côté de Montrouge, tandis que les hardis pointeurs du Mont-Valérien bouleversent les batteries prussiennes, on peut se reposer entre deux gardes. Les camarades nous remplacent aux bastions, et Paris est tranquille sous la protection de ses forts. Un repos charmant, un généreux cordial, c'est une conversation de quelques heures avec les hommes qui ont le mieux représenté le génie de notre France et jamais n'ont désespéré de sa fortune. Pauvre France, si chère toujours, plus chère que jamais au milieu de tes désastres! nous sommes aujourd'hui séparés de toi, nous nous demandons quel est ton sort, et, sans douter un instant des revanches que tu prépares, nous souffrons de ne pas nous sentir en communication directe avec ta grande âme. Eh bien, c'est au passé de venir en aide au présent. Nos pères sont là qui nous parlent; nos grands aïeux, nos morts immortels, ceux qui ont fait de la France une chose merveilleuse entre toutes, *rerum facta est pulcherrima*, ils sont là pour nous empêcher de défaillir. Sur les rayons de nos bibliothèques chacun de nous peut entendre ses voix, comme disait la bonne Lorraine. Quelle consolation et quelle force, aux heures les plus sombres, de relire la chronique de Duguesclin ou l'histoire de Jeanne d'Arc, ou la vie d'un Hoche, d'un Marceau, d'un Kléber! Bien plus, la fiction même, les lettres pures, poésie, morale, philosophie, vous fourniront le même secours. De cette littérature à la fois si nationale et si profondément humaine ouvrez un volume au hasard, vous trouverez ce dont vous avez besoin. Je jette les yeux sur la Politique de Bossuet, un livre si éloigné de nous aujourd'hui, si étranger à nos idées courantes qu'il semble écrit dans une langue morte, et les premières paroles que j'y rencontre sont ces paroles de vie où brûle la flamme inextinguible: — Qui sert le public sert chaque particulier. C'est une honte de demeurer en repos dans sa maison, pendant que nos citoyens sont dans le travail et dans le péril pour la commune patrie. Et plus loin: — Il n'y a plus de joie pour un bon citoyen quand sa patrie est ruinée... Ce n'est pas assez de pleurer les maux de ses citoyens et de son pays: il faut exposer sa vie pour leur service .

Comme on reconnaît bien le contemporain de Corneille, celui qui dans sa première jeunesse a entendu la voix du vieil Horace!

Aimez-vous mieux des lectures moins sévères? Pensez-vous que l'odieuse et absurde aventure où la France est précipitée ne suggère pas des rapprochements aussi sublimes?

Prenez Rabelais; relisez le premier livre; voyez Picrochole démembrant la France, l'Europe, le monde, et distribuant ses conquêtes à ses compagnons: — A toi la Caramanie; à toi la Syrie; à toi la Palestine. Il y a là des pages toutes françaises, de ces pages qui réjouissent et réconfortent. Je vous signale surtout le discours de l'envoyé de Grandgousier, Ulrich Guallet, maître des requêtes, homme sage et d'excellent avis. Il faut l'entendre au château de Ferrières... Je me trompe, pardonnez-moi: il y a parfois de si étranges rapports entre la fiction et la réalité! Il faut l'entendre sous les murs de La Roche Clermauld. Le roi, qui a refusé de le recevoir, a consenti toutefois à l'écouter du haut des remparts. Ulrich Guallet prend la parole; il parle au nom de Dieu, au nom de l'éternelle justice. Et voyez quelle gradation habile! quel développement naturel! D'abord, c'est une douleur profonde exprimée avec noblesse; il rappelle ensuite l'antique amitié qui unissait les deux pays et en fait le plus magnifique tableau. Cette alliance, c'était la paix du monde, c'était le rempart du droit commun. Nul prince, nulle ligue, si effrénée qu'elle fût, n'aurait osé s'y attaquer. Admirable ouvrage des siècles et de la sagesse des hommes! — Quelle fureur doncques t'émeut maintenant, toute alliance brisée, toute amitié conculquée, tout droit trespassé, envahir hostilement nos terres?... Où est foy? où est loy? où est raison? où est humanité? où est crainte de Dieu? Cuydes-tu ces outrages être recelés aux esprits éternels et au Dieu souverain, qui est juste rétributeur de nos entreprises? Si le cuydes, tu te trompes, car toutes choses viendront à son

jugement... toutes choses ont leur fin et période. Et quand elles sont venues à leur point superlatif, elles sont en bas ruynées, car elles ne peuvent longtemps en tel état demeurer.

C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prospérités ne peuvent par raison et tempérance modérer. Merveilleux discours où éclatent tous les accents, douleur, pitié, raison, appel à la conscience de l'homme, appel à la justice infailible! Le bon Grandgousier en donne la conclusion quand il dit à l'un des maréchaux de Picrochole: — Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes avec dommage de son prochain frère chrétien. Cette imitation des anciens Hercules, Annibals, Scipions, Césars et autres tels, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarazins et Barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous appelons briganderyes et méchancetés.

Ne pensez-vous pas que de telles pages provoquent utilement l'esprit? Chaque trait semble aiguisé de nouveau; chaque coup porte, soit qu'il nous atteigne nous-mêmes dans le passé, soit qu'il perce aujourd'hui de part en part le roi Guillaume et ses complices. O nos vieux livres! ô nos vieux auteurs! Esprits joyeux ou austères, vous qui avez toujours exprimé les sentiments de l'humanité en exprimant le génie de la France, que votre entretien est doux en ces heures d'angoisse! Et qu'on en sort plus dispos, plus confiant en soi-même, mieux trempé pour soutenir l'horrible épreuve!

Un autre reconfort pendant la crise, un autre moyen d'écarter les pensées de découragement, c'est de penser à tous nos frères de province. On dit que la province hésite, qu'une sorte d'inertie l'enchaîne, qu'habituee depuis plusieurs générations à recevoir de Paris révolutions et dictatures, elle a perdu toute initiative. On dit qu'elle serait plutôt disposée à se séparer de la capitale qu'à lui porter secours, et que la conscience du pays est menacée. Dieu merci, rien n'est plus faux. Voyez marcher nos mobiles, ceux du Nord et ceux du Midi, les fils des régions que baigne l'Océan et les fils des contrées voisines du Jura ou des Alpes. Les allures sont différentes; un même élan les anime tous. Et ce n'est là qu'une première levée. Les autres viendront, n'en doutez pas; ils se lèvent, ils partent, ils sont partis. Si vous avez habité la province, il est impossible que vous n'ayez pas eu l'occasion de méditer sur les rapports de Paris et des départements. A coup sur, la province n'a point sa juste part dans la vie nationale, et il y a là un problème dont la solution n'est pas encore trouvée. Mais, s'il est trop évident que la province a ses griefs contre nous, faut-il croire que ces mécontentements et ces défiances aient affaibli chez elle le sentiment de la grande unité, de l'unité tutélaire, de l'unité indestructible? Je pense exactement le contraire. C'est sur ce point que je veux consigner un de mes souvenirs, un souvenir que les circonstances actuelles représentent et, pour ainsi dire, imposent à mon esprit. Ce sont choses personnelles, confidentielles; qu'importe? On a besoin de s'épancher quand on souffre. Peut-être, parmi ceux qui me liront, plus d'un aura-t-il à évoquer des souvenirs analogues. Tout est bien qui produit un peu de bien. N'eussé-je raffermi que dans une seule âme la foi patriotique, les pages qui auront produit ce résultat ne seront point des pages frivoles.

II

Il y a juste deux ans, les représentants de la poésie catalane, ceux qu'on appelle avec raison les poètes provençaux de l'Espagne, avaient été invités à une sorte de fête internationale par leurs confrères, les poètes provençaux de la France du midi. Invités eux-mêmes quelques mois auparavant par les poètes de Catalogne à célébrer en commun la fraternité de leurs idiomes, nos provençaux avaient voulu rendre à leurs amis la cordiale hospitalité qu'ils avaient reçue à Barcelone et dans l'abbaye de Montserrat. Tout un peuple, on peut le dire, s'était associé à leur pensée. Ceux qui ont pris part à cette réception de nos hôtes ne me contrediront pas. Saint-Rémy, le chef-lieu du canton qui s'honore d'avoir vu grandir l'auteur de Mireille et de Calendal; Avignon, qui possède les deux autres chefs de la poésie provençale régénérée, MM. Joseph Roumanille et Théodore Aubanel; Nîmes, Arles, Beaucaire, Tarascon, les riantes cités de la vallée du Rhône, les unes par des solennités publiques, les autres en des réunions intimes, s'étaient empressées de fournir leur contingent à cette manifestation toute cordiale et toute littéraire.

Au milieu de ces poétiques fêtes, une idée d'un autre ordre, une idée politique et sociale, s'était produite, non pas certes la chimère d'un retour à l'ancienne constitution de la France, mais l'espérance de réveiller toutes les forces, de ranimer tous les éléments de vie qu'une centralisation excessive a paralysés. Grave sujet, plein d'embûches et de périls. Si nos Provençaux, dans l'enthousiasme de leur renaissance littéraire, appuyaient un peu trop sur l'amour de la patrie distincte, certains démocrates du lieu, gardiens farouches des principes que nul ne conteste et conservateurs forcenés des déclamations mises au rebut, les accusaient de vouloir disloquer la France. Plus calme que mes amis, et peut-être, à titre d'historien et de critique, voyant les choses de plus haut, j'entrepris un jour de les justifier en

formulant leur programme: l'occasion était bonne pour les défendre à la fois et contre d'injustes attaques et contre leurs propres entraînements.

C'était, je m'en souviens, par une belle soirée du mois de septembre 1868. On s'était réuni dans une solitude singulièrement pittoresque, à une lieue d'Avignon, de l'autre côté du Rhône, tout près de cet heureux village des Angles dont le maire était alors (j'espère qu'il l'est encore aujourd'hui) le brillant et sympathique causeur du samedi, M. Armand de Pontmartin. A mi-côte des hauteurs qui dominent le fleuve, un gentilhomme russe, M. le comte de Sémenow, s'est bâti une villa où il passe volontiers l'automne et l'hiver; n'étant pas encore cette année-là revenu de Saint-Pétersbourg, il avait écrit à MM. Roumanille, Mistral, Aubanel, qu'il mettait sa demeure à leur disposition pour y recevoir les poètes de Catalogne. La réunion était choisie. Moins nombreuse, moins bruyante qu'au banquet de Saint-Rémy, la fête se prêtait mieux à une conversation philosophique. Les éléments variés, d'ailleurs, ne manquaient pas à ce cénacle improvisé. Auprès des chanteurs catalans à la lèvre sonore, auprès des poètes héroïques ou joyeux de la France du midi, nos jeunes et aimables confrères, Emile Blavet, Paul Arène, y représentaient le journalisme parisien.

L'heure des toasts étant venue, je prononçai ces paroles:

MESSIEURS,

Je vous propose de boire à la continuation et au succès de votre œuvre; je vous propose de boire à l'union des Provençaux de France et des Provençaux d'Espagne.

Bien que je n'appartienne à aucune des deux littératures dont nous célébrons l'alliance, vous me permettrez sans doute de porter ce toast fraternel. D'abord il sera plus désintéressé dans ma bouche. Je suis un homme du Nord; mon rang modeste est parmi les écrivains de langue uniquement et exclusivement française; j'exprime donc un vœu parfaitement libre, parfaitement impartial et désintéressé, lorsque je bois à la continuation et au succès de votre œuvre, à l'union des Provençaux de France et des Provençaux d'Espagne.

D'autre part, si je ne suis pas des vôtres par le langage, je suis à vous par l'étude et par la sympathie. J'ai même sur ce point un titre qui m'est singulièrement cher, et il y aurait de ma part non-seulement une fausse modestie, mais une timidité coupable, à ne pas le revendiquer aujourd'hui. Ce titre, c'est l'avantage qui m'est échu d'avoir été, il y a dix-sept ans, le parrain de cette nouvelle poésie provençale, aujourd'hui si belle et si glorieuse.

Elle venait de naître, cette poésie, au souffle du sentiment le plus pur; j'ai raconté cela dans la Revue des Deux-Mondes; elle venait de naître au cœur de la Provence, entre Avignon et Arles, entre Maillane et Saint-Gabriel, près de cette gracieuse ville qui nous recevait l'autre jour, comme dit Mistral, avec une si gentille avenance; elle venait de naître au pied des Alpines, au Mas des Pommiers, chez le fils du jardinier de Saint-Rémy, chez notre excellent Joseph Roumanille. Le hasard me mit sur le chemin de Roumanille: — Soyez son parrain, me dit-il; et moi, le plus humble assurément, mais le premier en date parmi ceux qui lui

ont souhaité la bienvenue, je tins à honneur d'introduire la jeune poésie rustique dans le monde des lettrés.

Comme elle a grandi, ma belle filleule! Je ne répéterai pas des louanges désormais superflues; il suffit de dire qu'elle marche accompagnée de tout un chœur de figures vraies, vivantes, idéales et réelles tout ensemble, où brillent au premier rang, — Roumanille et Aubanel vont applaudir, où brillent, dis-je, au premier rang, Mireille et Calendal! Eh bien, Calendal, Mireille, et leurs frères et leurs sœurs, reçoivent aujourd'hui une consécration nouvelle. Les créations de nos poètes provençaux n'ont pas seulement charmé les habitants de ces contrées, elles ont éveillé au delà des Pyrénées des sympathies dont la généreuse Catalogne a été le théâtre au mois de mai dernier, et dont cette réunion est un éclatant témoignage.

C'est par là que les poètes provençaux de nos jours, en paraissant ne faire qu'une œuvre d'intérêt local, se sont montrés fidèles aux meilleures traditions de la grande patrie; c'est aussi sur ce point que j'ai cru opportun de vous adresser des paroles d'encouragement: car on cherche, Messieurs, à inquiéter vos consciences loyales; on lance contre vous, en certains lieux, d'étranges accusations; on vous accuse de vouloir porter atteinte à l'unité de la France. Porter atteinte à l'unité de la France! Ah! Messieurs, je ne pensais pas que les uns ou les autres, poètes et critiques, nous eussions donné, jusqu'à présent, des signes d'aliénation mentale. Si nous voulions porter atteinte à cette unité si chèrement, si laborieusement acquise, si nous voulions causer, je ne dis pas le moindre péril, mais le moindre embarras à cette nationalité indestructible, notre place ne serait pas dans ces poétiques agapes, elle serait à Saint-Rémy, dans la maison des fous.

Et pourtant cette accusation s'est produite le plus sérieusement du monde dans des journaux, dans des livres; il est nécessaire d'en faire justice en deux mots.

Ceux qui s'alarment si fort au sujet de l'unité savent-ils bien de quoi ils parlent? Il y a, Messieurs, un grand principe de la philosophie de l'art. Ce qui fait les œuvres belles et durables, c'est la variété dans l'unité. J'en dis autant de ces grandes œuvres auxquelles concourent la nature et l'art, de ces personnes collectives qui s'appellent les nations; elles sont belles, riches, puissantes, selon la mesure où elles nous présentent ce spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux, la variété libre dans l'unité souveraine. L'unité qui, pour subsister et se défendre, aurait besoin d'étouffer les variétés du génie français, serait un mensonge et un fléau. Prenons garde de préférer jamais l'unité menteuse à l'unité sincère, l'unité despotique à l'unité libérale, l'unité qui stérilise à l'unité qui féconde. L'une conduit à la mort, l'autre est le foyer de la vie.

Voilà ma première réponse à vos adversaires. J'affirme ensuite que l'on ne peut vous condamner sans condamner en même temps les plus généreux poètes français du XIXe siècle. Parmi ceux-là, il en est un qui serait ici bien certainement, si une mort prématurée ne nous l'avait ravi; il serait ici, car les débuts de votre pléiade l'avaient charmé, et ce que vous faites pour la Provence, il l'avait fait vingt ans avant vous pour la Bretagne. Vous rappelez-vous la dernière pièce de ce chef-d'œuvre intitulé Marie? Brizeux, après quelques années de séjour à Paris, est allé entendre la messe de Noël dans son village natal, au fond du Morbihan. Il a revu les vieilles mœurs, les traditions fortes, et il a senti que ce serait pour sa poésie une noble tâche de défendre tout cela contre des doctrines de mort:

Or, tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour du sentier soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rhoel,
Et, de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds contemplant le Skorf et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompt jusqu'au lever du jour.
Il semblait à grands flots rouler vers la rivière
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère;

Et c'était un appel à la divinité,
Pour toute nation un cri de liberté;
C'étaient, ô mon pays, des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort,
Luttant contre la main qui le traîne à la mort....
Oui, nous sommes toujours les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours d'autrefois la race aux longs cheveux.
Que rien ne peut dompter quand elle a dit: Je veux!
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres.
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres.
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons.
Oh! nous ne sommes pas les derniers des Bretons.
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes!

Celui qui parlait ainsi en 1832, n'est-ce pas le frère aîné de Mistral? Il disait encore, exprimant des idées qui se sont retrouvées depuis, avec quelle grâce et quelle cordialité! sous la plume de Roumanille:

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on joua jadis;
L'église où tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne les quittez pas!
Car, une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudissez, sans en pouvoir sortir....

Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte.
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

Et en même temps qu'il chantait comme vous la fidélité au foyer natal, il pensait aussi, écrivain de langue française et de langue celtique, il pensait que l'art le plus savant pouvait se renouveler au contact des choses simples; il pensait que cette littérature parisienne si brillante, mais si raffinée, si artificielle, si orgueilleuse de ses beautés apprises, ne ferait pas mal de puiser aux sources naturelles:

L'art est trop orgueilleux de ces beautés apprises
Dont le cœur est lassé dès qu'il les a comprises;
L'art se pare et s'admire, il marche avec fierté,
Des pans de sa tunique il couvre la cité;
Mais l'air n'a pas bruni ses tempes, ni les mers
Reflété dans ses yeux leurs flots sombres et verts.
Marie, ô brune enfant dont je suivais la trace,
Lorsqu'à l'étang du Rorh tu courais avec grâce,
Montre-toi belle et simple et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté,
Quand ta voix se mêlait retentissante et claire
Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient sur l'aire....
Ne crains pas si tu n'as ni parure ni voile.
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Skorf!....

Je disais tout à l'heure: Brizeux n'est-il pas le frère aîné de Mistral? Je dis maintenant: Marie n'est-elle pas la sœur de Mireille? Ainsi, le chantre de Marie et des Bretons avait fait pour son Armorique ce que vous faites pour la Provence, et il n'y avait pas de cœur plus français que le sien.
Et vous aussi, Messieurs, vous avez droit au même témoignage: votre œuvre provençale est une œuvre toute française. Un autre poète, le plus grand de tous, va vous le dire avec l'autorité de son génie. Pourquoi faut-il que M. de Lamartine ne puisse être au milieu de nous, lui qui a salué d'un si beau chant d'enthousiasme le premier poème de notre Mistral? Evoquons du moins son souvenir, et laissons-le exprimer la signification de la renaissance provençale bien des années avant que cette renaissance se fût produite. En 1838, dans une ville d'Angleterre, à Abergavenny, les Bretons du pays de Galles célébraient leur fraternité séculaire avec les Bretons de notre France. M. de Lamartine, invité au banquet, ne put s'y rendre, mais il envoya son toast, un toast écrit dans cette langue incomparable dont il a le secret. Il commençait ainsi:

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir lointain d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part.
Frères, se disaient-ils, reconnais-tu la lame?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe, le fil?
Et l'acier, qu'a fondu le même jet de flamme,
Fibre à fibre se rejoint-il?

Et nous, nous vous disons: — O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur.
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages.
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur?

Vous avez raison d'applaudir, Provençaux, Catalans; vous étiez les tronçons de ce glaive qui désormais ne se brisera plus. Et ne pensez-vous pas avec moi que M. de Lamartine, en écrivant ces vers, a exprimé magnifiquement le génie de la France? La France est le cœur de l'Europe. Les frivoles, les sceptiques, peuvent dire que c'est là du chauvinisme; je ne redoute pas ce reproche. Au moment où les nations étrangères grandissent, comme c'est leur droit, c'est le droit et le devoir de la France d'affirmer plus énergiquement que jamais les traditions qui font sa force. Oui, la France est le cœur de l'Europe. Par les Bretons d'Armorique, elle tend les mains aux Bretons d'Angleterre; par les Flamands du Nord, elle tend la main à la Belgique; par notre Alsace si française, elle tend la main aux Provinces rhénanes; par nos départements de l'Est, elle tend la main à la Suisse française et à l'Italie; par les Provençaux de

notre Midi, elle tend la main à ceux que j'ai appelés les Provençaux d'Espagne; et à tous, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, elle demande avec le poète: Nous reconnaissez-vous? C'est par là qu'elle prépare ses annexions morales, qui valent mieux que toutes les conquêtes à main armée.

Ainsi, soyez rassurés, Messieurs. Bien loin de trahir la France vous remplissez modestement, mais loyalement, une part de sa mission. Je bois donc en toute sécurité à la continuation et au succès de votre œuvre; je bois à l'union de plus en plus étroite des poètes provençaux et des poètes catalans; et, en disant cela, je ne parle pas en homme que bien des liens et des souvenirs attachent à vos contrées, je parle en Français du Nord; en un mot, je suis fidèle comme vous tous au génie si profondément humain et fraternel de notre glorieuse patrie. A l'union des deux Provinces!

En réimprimant ces pages, qui furent reproduites dès le lendemain par les journaux du midi, je ne cède pas à une de ces démangeaisons dont Molière veut qu'un galant homme se défende. Il s'agit bien de littérature aujourd'hui! Si j'ai tiré de mes cartons des feuilles oubliées, c'est pour me représenter plus vivement les scènes que j'avais alors sous les yeux, pour me redire à moi-même les impressions dont je fus témoin, pour me rappeler combien cette grande image de la patrie enthousiasmait des natures simples et droites, instinctivement rebelles aux déclamations révolutionnaires. Grâce à cette évocation, je sens battre de plus près le vrai cœur de la France, je ne demande plus avec anxiété si les enfants de la province ressentiront assez profondément nos afflictions communes, je ne doute plus de l'élan qui les portera vers nous. Ma foi patriotique est entière. A travers l'infamante ceinture des canons de la Prusse, à travers la muraille plus infamante encore de ses mensonges, je vois, je sais, je crois.

III

Puisque je me suis hasardé à ces confidences, pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout? Quelques semaines après la soirée d'Avignon, devant une partie des mêmes convives, il m'arriva d'exprimer sous une autre forme des pensées qui complètent ce qu'on vient de lire. Au lieu d'un exposé philosophique, au lieu d'une doctrine pacifique et sereine, un cri de guerre, mais d'une guerre défensive, d'une guerre sainte, un appel à toutes les provinces de France soulevées contre l'envahisseur, s'échappait soudain de mes lèvres, comme si un pressentiment m'eût dévoilé l'avenir. Hélas! je n'avais rien pressenti. Qui aurait pu prévoir en 1868 le tableau de la France dévastée, mutilée par des hordes sauvages? C'était une simple image destinée à faire éclater des sentiments patriotiques... Il faut raconter la chose comme elle s'est passée, sans prétention vaine, sans fausse modestie, simplement et familièrement.

Pendant les fêtes de Saint-Rémy, au milieu des banquets, des courses de taureaux, des visites aux monuments romains, on pense bien que les vers ne manquèrent pas. Vers provençaux et vers catalans abondaient en l'honneur des deux pays. Parmi ces pièces sans nombre, celles-ci vigoureuses et durables, celles-là légères, gracieuses, mais trop souvent pareilles, comme dit le poète, aux fleurs d'acacias qu'éparpillent les vents, on remarqua beaucoup un chant devenu rapidement populaire, qui, entonné à pleine voix dans toutes les réunions, exprimait à merveille l'enthousiasme de la petite patrie au sein de la grande, l'enthousiasme de la patrie provençale au sein et sous l'égide de la grande communauté française. La pièce est intitulée La Coupe; l'auteur est M. Frédéric Mistral.

L'origine de ce chant patriotique ajoutait à la valeur de l'œuvre un prix particulier. Quelques années avant les fêtes de Saint-Rémy, un réfugié espagnol, M. Victor Balaguer, avait été interné à Avignon. C'était précisément l'un des maîtres de la vieille poésie catalane rajeunie, un des hommes qui, sans se désintéresser en rien (on l'a vu depuis) des destinées générales de l'Espagne, s'efforcent d'entretenir les traditions de leur province natale. Il eut occasion de connaître les poètes provençaux; on devine sans peine quelles furent sa surprise et sa joie. Ce n'était pas seulement la fraternité des deux idiomes qui le ravissait, cette fraternité jadis si étroite dans le développement littéraire du moyen âge; il y avait de plus entre les deux écoles une communauté inattendue d'inspirations et de pensées. M. Balaguer n'eut pas à regretter l'exil qui lui avait ménagé une telle rencontre; l'amitié des poètes devint bientôt l'amitié des deux pays. Rappelé en Catalogne par les événements, le proscrit raconta ses aventures d'Avignon; et comme sa popularité est grande (on sait qu'il représente aujourd'hui la ville de Barcelone aux cortès d'Espagne), une souscription s'ouvrit immédiatement pour offrir aux poètes provençaux un souvenir de l'accueil fait par eux au maître de la poésie catalane. Ce souvenir, c'est une coupe d'argent très habilement ciselée, que supportent deux figures, deux sœurs, la Catalogne unie à la Provence, et sur les parois de laquelle on lit les noms des poètes amis qui ont renoué après des siècles la fraternelle alliance des deux provinces. Cette coupe, dont la garde est confiée à M. Roumanille, appartient à la communauté des félibres provençaux. Quand les maîtres-chanteurs, les maîtres du bien-penser et du bien-dire, les gardiens de ce qu'il y a de meilleur dans les traditions du pays, le nom de félibres, qu'ils aiment à se donner, est un vieux mot qui contient l'idée de tout cela, quand les maîtres-chanteurs,

disais-je, se réunissent pour célébrer leurs agapes, la coupe catalane circule de main en main, et la félibrejade ne se termine pas sans qu'on ait entonné le chant de M. Frédéric Mistral: — Mes amis, voici la coupe qui nous vient des Catalans. Buvons-y à la ronde le bon vin de notre terroir. Coupe sainte qui débordes, verse-nous, verse-nous à pleins bords l'enthousiasme et l'En-avant! des forts.

— L'En-avant! des forts, voilà le cri où éclate l'inspiration du poète. Son grand désir est de voir sa patrie assez forte pour penser et agir par elle-même, pour avoir sa vie propre au sein de la vie commune, pour maintenir ou retrouver son esprit d'initiative et son originalité créatrice. Ne serait-ce là qu'une chimère? Après tant de siècles, après tant de révolutions qui ont passé leur niveau sur les provinces de France, vouloir retrouver la petite patrie au milieu de la grande, ne serait-ce là qu'une folle ambition? Ce doute l'arrête un instant. — Peut-être, s'écrie-t-il, sommes-nous la fin d'un peuple, et avec nos chants tombera notre nation. Puis tout à coup renaît l'espoir invincible: — Peut-être sommes-nous la semence vivace d'où sortira une France nouvelle! Et il s'adresse à la coupe avec une confiance enthousiaste: — Verse-nous la foi, verse-nous la vie, verse-nous l'amour du beau et du juste. Est-ce cette confiance communicative? est-ce l'élan du vieil air national auquel le poète a adapté ses vers? est-ce la richesse de ces rimes provençales qui tiennent à la fois de la grâce italienne et de la sonorité espagnole? Je ne sais, mais on sent passer comme le souffle d'une marseillaise quand éclate le refrain:

Coupo santo,
E versanto,
Vejo a plen bord,
Vejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort.

Il y a une vingtaine d'années, quand le signal de cette renaissance provençale fut donné par M. Joseph Roumanille, nous avons été des premiers à l'accueillir et à l'encourager. Depuis ce moment, chaque fois que les occasions se présentaient, et il y en eut d'éclatantes avec l'apparition de Mireille et de Calendal, nos conseils, nos critiques, nos sévérités même, avaient montré aux félibres provençaux combien nos sympathies étaient sérieuses. Certes, le fond de leur pensée nous était bien connu; nous savions qu'ils étaient Français de cœur et d'âme; nous savions que, bien loin de rêver une séparation criminelle, ils ne voulaient que fortifier la mère-patrie en lui assurant des enfants plus robustes. Ils essayaient de protester à leur façon contre une centralisation meurtrière. Introduire la libre variété au sein de la communauté indestructible, substituer l'unité vivante à l'unité morte, tel était leur programme, nous ne l'ignorions pas. On pouvait craindre cependant des malentendus et des imprudences de langage. On pouvait craindre que certains esprits, mal initiés à une telle entreprise, n'en méconnaissent le caractère, et que les félibres eux-mêmes, dans l'entraînement de leur inspiration, ne finissent par en oublier un peu les principes. Les amis de la renaissance provençale ne laissaient donc échapper aucune occasion de les avertir. Comme le joueur de flûte auprès de l'orateur antique, il fallait quelquefois, s'ils forçaient le ton, leur rappeler la note juste. Il y avait un point au delà duquel leurs patrons même les plus bienveillants ne pouvaient les suivre. Vérité en deçà, erreur au delà. Rajeunir la vieille langue natale, aimer sa province et la faire aimer, attacher l'homme au sol de ses aïeux par des liens plus doux et plus forts, réveiller la conscience des traditions qui font l'homme plus complet, et, par conséquent, lui permettent d'apporter un concours plus efficace à toutes les œuvres de la grande patrie, rien de mieux assurément. Si on va plus loin, si on dédaigne, si on paraît seulement dédaigner la grande langue, la langue qui est la voix de tous et l'expression de la patrie, on se donne un démenti à soi-même; l'entreprise excellente n'est plus qu'une fantaisie funeste. Préoccupé de ces craintes, nous ne les avons pas dissimulées à nos amis. C'est dans ce sentiment qu'un soir du mois d'octobre, après les fêtes internationales de Saint-Rémy, à la félibrejade de Tarascon, j'essayai de répondre aux poètes de Provence. La coupe catalane venait de circuler, saluée par les strophes de Frédéric Mistral; je la saluai à mon tour des vers que voici.

Mais que vais-je faire? et pourquoi rassembler des choses si étrangères à nos émotions présentes? des vers, des théories de littérature et de morale, quand l'invasion barbare est à nos portes! Un souvenir de Provence, un rayon des jours heureux, quand il s'agit pour nous de vie ou de mort! Justement, c'est l'horreur même de notre situation actuelle qui m'a rappelé ces pensées conçues dans une heure d'inspiration sereine. Lorsque j'invitais nos amis à multiplier leurs forces locales pour les tenir toujours prêtes au service de la grande communauté, je ne me doutais pas que le temps était si proche où ces conseils trouveraient une application directe. Nous voilà bloqués aujourd'hui dans Paris par un ennemi haineux; nous qui ne voulions pas la guerre avec les Allemands; nous qui aimions l'Allemagne, qui honorions son génie, qui lui tendions une main fraternelle; nous qui accompagnions M. Jules Favre du cœur et de la pensée quand il allait si loyalement adresser à la nation germanique des paroles de paix et

d'humanité, nous voilà condamnés à une lutte d'extermination contre une race hypocrite (je ne parle pas de l'Allemagne, il n'y a plus d'Allemagne: l'Allemagne est morte, empoisonnée par la Prusse), et, résolu que nous sommes à soutenir cette lutte jusqu'au bout, nous appelons la France, nous savons qu'elle se lève, nous savons que la noble nation nécessaire à la vie du genre humain ne disparaîtra pas devant une race plus savante peut-être, mais sans scrupule, sans honneur, c'est-à-dire sans moralité, race d'espions et de bandits. Cette foi qui nous anime tous, chacun a eu dans sa vie l'occasion de l'exprimer, puisqu'elle est le fond même de notre génie; on ne s'étonnera point que je me souvienne aujourd'hui de m'y être attaché avec ardeur dans une discussion littéraire et morale où il s'agissait de la décentralisation de nos provinces

Ces conseils aux poètes provençaux n'étaient d'abord qu'une conversation familière. Je m'efforçais de leur prouver que la langue française, enrichie par tant de conquêtes, n'était plus seulement l'idiome des cours et des aristocraties, qu'elle était bien la langue de tous, la voix de la patrie, et que sa poésie, jadis trop rebelle aux choses simples, se prêtait désormais, entre des mains habiles, à l'expression des sentiments les plus populaires comme des pensées les plus hautes. Je les engageais à ne pas se défier d'une langue si belle et à ne jamais en médire. Après avoir été leur patron dans nos régions méridionales, je les introduisais parmi leurs confrères parisiens. C'est par ces confrères hospitaliers que je faisais prononcer les paroles de bienvenue, montrant ainsi que les variétés provinciales ne devaient point se séparer du foyer commun. La pièce se terminait par un appel à toutes les provinces, au développement de leurs libertés, à l'accroissement de leurs forces: car, plus fortes et plus libres, pensions-nous, elles défendraient mieux le pays, si jamais un ennemi osait toucher à l'arche sainte. Voilà pourquoi le souvenir d'une soirée du mois d'octobre 1868 s'est représenté à mon esprit, et comment l'idée m'est venue de publier ces pages, écrites sans prétention. Les derniers vers, à raison des circonstances où nous sommes, feront peut-être pardonner les premiers. C'est le cas de dire au lecteur comme Alfred de Musset: Lis-en le plus que tu pourras.

LA COUPE

Amis, je veux aussi chanter votre trésor,
La coupe merveilleuse et plus riche que l'or,
La coupe où le vin fume, un vrai vin de Jouvence,
La coupe où les deux sœurs, Catalogne et Provence,
De leurs divins soleils mariant les rayons,
Rassemblent le foyer des inspirations!

Vous la chantez, amis, dans votre beau langage.
Moi, de mon amitié donnant ce nouveau gage,
Dans ma langue à mon tour je la veux célébrer.
Laissez-moi vous le dire, on peut bien félibrer
Dans l'idiome pur que parle Lamartine.
La finesse gauloise et la vigueur latine,
De sa couronne d'or ces antiques fleurons,
Ne sont plus désormais les seuls. D'autres chevrons
Aujourd'hui, vainement le classique en murmure,
Attestant ses combats, décoient son armure.
Elle hantait les cours autrefois; elle aimait
Les panaches pompeux qui flottent au plumet;
Elle aimait que d'Urfé, dans une bergerie,
Mélangeât l'héroïsme et la galanterie;
Ou bien, chez le grand roi, dans ce monde accompli,
Poursuivant l'idéal du langage poli,
Elle créait un art plein d'austères modèles,
Un art à qui les forts seront toujours fidèles;
Mais, il faut l'avouer, elle oubliait un peu
La nature, le sol de France, le ciel bleu;
Elle oubliait le peuple et ces mâles richesses
Qui valent bien l'esprit des ducs et des duchesses.
Cette sève d'en-bas, rude enfant du sillon,
Personne n'y songeait. C'était la Cendrillon
Pauvre et triste au logis quand ses sœurs se font belles:

Ou bien encor, — Molière en scènes immortelles
L'a dit, — c'était Martine injuriée, hélas!
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas .
Aussi, qu'arriva-t-il plus tard? Lorsque les maîtres
Eurent passé, je dis les grands, les vrais ancêtres,
Corneille et Bossuet, Descartes et Pascal;
Et celui qui, sorti d'un cloître monacal,
Faisait parler si bien Monime et Bérénice;
Et Lafontaine, ami de la tendre génisse,
Traçant sa comédie aux cent actes divers;
Et le peintre profond des vices, des travers,
Le grand contemplateur, Molière; Boileau même,
Boileau, qui formula ce principe suprême
Où l'art le plus hardi salue encor sa loi:
— Chacun, pris dans son air, est agréable en soi;
Enfin, quand tous ces chefs eurent passé, disais-je,
Quand le rideau tomba sur ce royal cortège,
N'étant plus soutenu par ce sublime effort,
On vit faiblir, pâlir, s'affaïsser comme un mort,
L'idiome savant à qui manquait la sève.
Il ne nous restait plus que le fourreau du glaive...

Alors vint le troupeau des imitateurs lourds;
Toujours les mêmes tons, les mêmes vers toujours;
Le même alexandrin avec les mêmes coupes;
Des songes, des récits, des tirades par troupes
La même tragédie aux actes solennels;
Les mêmes confidents, Arcas sempiternels;
Le chœur embéguiné des muses endormies
Psalmodiant sans fin dans les académies;
Ou bien les vers galants, les vers enrubannés,
Fleurs, bouquets à Cloris, vieux pastels surannés,
Tous ces riens maniérés écrits pour les marquises,
Fadeurs à faire fuir et qu'on trouvait exquises,
Plate musique enfin sur de plats violons.
Même, dans l'air musqué, dans l'air faux des salons,
On voyait le génie en jabots, en dentelles
(Lui! lui qui nous devait des œuvres immortelles),
Se faire tout petit pour les petits soupers,
Se rabougir, pareil à ces rameaux frappés
Par un hiver précoce ou quelque maladie,
Et qui n'ont plus de sève en leur veine engourdie.
A travers tout cela, pour réformer ces mœurs,
Retentissaient parfois de sublimes clameurs;
Durant ces tristes nuits, des lueurs d'espérance
Etincelaient... la France, après tout, c'est la France!

Donc, qu'un pédant ici n'aille pas contester.
Moi, j'affirme, exceptant ce qu'il faut excepter:
Où le peuple n'est point, la poésie est morte.

Mais un décret de Dieu soudain nous la rapporte.
La révolution éclate! Tout en haut,
Tout en bas, nivelés, hélas! par l'échafaud,
Les degrés de ce monde inégal et factice
Disparaissent, laissant rayonner la justice.
Tout est mêlé, brisé, broyé! Confusion
Monstrueuse, d'où sort la grande nation!
Et, comme du chaos on voit jaillir un monde,
Ainsi, dans cette crise effroyable et féconde,

Immense branle-bas qui bouleverse tout,
Cuve ardente où le vin nouveau fermente et bout,
La poésie aussi, que l'on croyait perdue,
S'est retrouvée, au sein du peuple descendue!

La France l'a bien vu, vingt ou trente ans plus tard,
Quand l'école vieillie eut fait place au grand art.
Plus de conventions alors, plus de livrée;
Du joug des cours enfin la muse est délivrée,
Et la voici courant par l'immense univers.....
Ah! que les cieux sont grands! Ah! que les bois sont verts!
Ingénue, étonnée, admirant toutes choses,
Les plus simples autant que les plus grandioses,
La voyez-vous renaître, et, dans ce libre essor,
De son fonds épuisé refaire le trésor?
C'est par là, noble siècle, ô siècle dix-neuvième,
Que, malgré tes erreurs ou tes délires même,
Tu marqueras ta place et demeureras grand!
La langue est retrempee. — Ici, l'on me comprend,
Je parle des élus, des artistes, des maîtres.
Toute armée a toujours ses goujats et ses traîtres;
Qu'ils aillent, comme on dit, se faire pendre ailleurs!
Un siècle n'est jugé que d'après les meilleurs.
La langue est retrempee; et ce nouveau baptême,
Quel est-il? C'est ici que, poursuivant mon thème,
Amis, je vous reviens, après ce long détour.
Ce que l'art autrefois demandait à la cour,
A Versailles, au Louvre, au souverain, aux princes,
Désormais il le cherche au cœur de nos provinces,
Au cœur franc, au cœur sein de cette nation
Qui garde encor son âme et sa religion.
Tous ceux qui dans Paris cueillent les grandes palmes,
C'est chez vous, c'est parmi vos existences calmes,
C'est en interrogeant la plaine et la forêt,
En voyant ce grand jour où le faux disparaît,
En buvant cet air fort qui rafraîchit les veines,
En gravissant les monts, les Alpes, les Cévennes,
Qu'ils se sont rajeunis, qu'ils se sont préparés,
Artistes studieux, à leurs labeurs sacrés.
De là les chants divins dont ce siècle s'honore,
De là ce beau clavier si riche, si sonore,
Tantôt simple, ingénu, tantôt fier et hardi.
C'est que les éléments du Nord et du Midi
Ont retrempe la langue en ses sources natales

Dans les Feuilles d'automne et les Orientales,
Quelle diversité de traits et de couleurs!
Victor Hugo, cueillant la poésie en fleurs,
Disait aussi: — Chanteurs échevelés, sublimes,
Allez et répandez vos âmes sur les cimes.
Et celui qui jetait ces appels triomphants,
C'était la même voix qui chantait les enfants:
— Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime...
Il faudrait tout citer, car c'est la grâce même.
Un autre exemple encor, bien beau: dans Jocelyn,

Le chantre qui, debout, sous sa robe de lin,
Lévite glorieux, de ses lèvres bénies
Avait lancé vers Dieu ses grandes harmonies,
Dans Jocelyn, ce chantre est simple et familier;

Il sait peindre le champ, le hangar, le hallier,
Le presbytère; il sait, dans les forêts prochaines,
Décrire l'ombre autour du tronc noueux des chênes,
Le laboureur hâlé, le sol dur comme un bloc,
Qui cède et se partage au fer tranchant du soc.
Et qu'est-ce que Brizeux, quand il chante Marie?
Un paysan tout fier de sa fière patrie,
Un Breton de la lande, un enfant d'Arzanno,
Qui, plus tard, arrivant de Rome et d'Albano,
Tout ébloui qu'il est des marbres de Carrare,
Rentré chez lui, se sent redevenir barbare,
Et dédaigne les noms des antiques héros
— Pour chanter les combats des loups et des taureaux .
Et Laprade, le sage aux doctrines austères,
Où donc a-t-il nourri son goût des hauts mystères.
Sa foi dans l'idéal, son dédain des cités,
Son mépris de la foule et de nos lâchetés?
Là-haut, loin des humains, sur les cimes sauvages
Où l'âme du ciel même entrevoit les rivages.

Il est d'autres sommets et d'autres profondeurs.
L'âme du peuple avec ses élans, ses ardeurs,
Ses inspirations que la franchise inspire,
C'est un pays étrange à tenter un Shakspeare.
Sur ce sol périlleux il marchait hardiment,
L'honnête homme au cœur pur, le chantre véhément,
Qui dans des jours de feu, loyal, l'âme ulcérée,
Stigmatisant l'intrigue, écrivait la Curée.
Et son vers sonnait haut dans ce siècle d'airain...

Vous le voyez, amis, l'artiste est souverain. Je disais bien: la langue est retrempée aux sources; Elle a pour ses besoins mille et mille ressources; Cordes d'or ou d'airain, elle fait tout vibrer. Dans une telle langue on peut bien félibrer.

Or, là-haut, dans Paris, l'immense fourmilière,
Trois écrivains, unis d'amitié singulière,
S'assemblent tous les mois pour dîner simplement,
Surtout pour aviver le souvenir charmant
D'un des nôtres, qui dort au sol de sa patrie,
Le chantre des Bretons, le chantre de Marie:
C'est Auguste Bartier, c'est Lacaussade et moi.
Quand vient Laprade, il est chez nous comme chez soi.
Nous sommes quatre alors. Notre félibrejade,
Dans certain restaurant qui n'a rien de maussade,
Et même ces jours-là me semble un paradis,
Se fête chaque mois tous les premiers lundis,
Lundis qui valent bien, j'en fournirai la preuve,
Ces lundis si vantés où cause Sainte-Beuve.
On cause aussi chez nous, et cordialement.
L'art et l'esprit français, le savoir allemand,
Toutes les nouveautés du monde littéraire,
Occupent ces esprits studieux. En bon frère,
Chacun apporte là le fruit de ses travaux.
Nous sommes trop unis pour être des rivaux.
Mais surtout notre joie et notre fantaisie,
C'est de dire des vers. O sainte poésie,
Nous sommes des croyants de ton culte sacré!
Aussi, le mois prochain, lorsque je reviendrai,
Ils diront: — Parlez-nous des fêtes de Provence,

D'Arles, de Saint-Rémy, d'Avignon. Et d'avance
Je devine déjà leurs propos curieux:
— Que fait Mistral? Que font Roumanille, Roumieux,

Et le mâle Aubanel, l'auteur de la Miougrane?
On nous a signalé la Coupe catalane,
Héroïque refrain composé par Mistral,
Et qui semble un écho vibrant du Saint-Graal.
Il faut nous le traduire en vers, dans notre langue.
— Qui pourrait sans trembler ouïr cette harangue?
Traduire! Je crains bien d'y briser mes crayons.
N'importe. Il serait beau d'essayer. Essayons.

Mes amis, voici la coupe
Qui nous vient des Catalans.
Tour à tour buvons en troupe
Le vin de nos crûs brûlants...

Pardon! Je chante faux. L'intention est bonne.
On apprend à parler dans la vieille Sorbonne;
Chanter, c'est autre chose. Amis, pardonnez-moi.
Afin de maîtriser mon trouble et mon émoi,
Il faut, je n'y vois pas vraiment d'autre remède,
Qu'un accompagnement très sûr me vienne en aide;
Chantons en chœur, et, grâce à ce secours direct,
Mon chant, par vous couvert, sera moins incorrect.

Mes amis, voici la coupe
Qui vous vient des Catalans.
Tour à tour buvons en troupe
Le vin de nos crûs brûlants.
Coupe ardente,
Débordante,
Aux Provençaux
Verse à flots,
Verse à grands flots
La Damme des héros!

Non, je me suis trompé dans mon orgueil superbe.
L'entreprise est trop forte. Il dit vrai, le proverbe:
Traduire, c'est trahir. Et j'ai trahi Mistral!
Je ne suis qu'un soldat; il faut un général
Pour oser tenir tête à ce fier capitaine.
Cette traduction est molle, est incertaine:
J'ai beau tourner, forger, limer.... Ah! malheureux,
J'ai beau faire...; je sens que mon vers sonne creux.
Les grands flots, les héros, cette rime est chétive
Et ne remplace pas, pour l'oreille attentive,
Vos magnifiques sons: lis bords, lis estrambords.
Les sommets de granit, les Ventoux, les Thabors,
Se laissent-ils ainsi gravir à l'aventure?
Il faut prendre une pique et boucler sa ceinture.
Sans des muscles de fer par le fer soutenus,
Le voyageur bientôt sentirait ses pieds nus;
Voulant escalader le roc ou la tranchée,
Il verrait sa chaussure en lambeaux arrachée,
Tant la montagne est fière et défend ses abords!
Il faut donc renoncer à traduire: Estrambords.

Eh bien! puisqu'on ne peut traduire vos poèmes,

Partons, et dans Paris expliquez-les vous-mêmes.
Auprès de mes amis soyez les bienvenus.
Oh! vous ne serez pas pour eux des inconnus.
Lacaussade et Bartier ont appris votre histoire.
Laprade vous admire, et dans sa Tour d'ivoire
Il a comme ébauché les traits de Calendal,
Un héros des vieux temps, un fils du Saint-Graal,
Poursuivant la vertu, la beauté, la justice,
L'idéal.... Seulement, ce n'était qu'une esquisse.
Quand Calendal parut, il me dit, stupéfait:
— J'avais rêvé cela, c'est Mistral qui l'a fait.

Venez donc, je suis là. Patron de l'ambassade,
Je vous introduirai: notre bon Lacaussade,
Avec son fin sourire, au seuil vous recevra;
Voici, je le suppose, au moins, ce qu'il dira:
— Je suis un enfant des terres lointaines.
Quand un ciel trop chaud y brûle nos yeux,
Il est dans les bois des eaux, des fontaines,
Qui rendent l'air frais, l'air délicieux.

Mais, pour traverser la vallée amère,
Savez-vous la source et le clair ruisseau
Où l'homme ici-bas, passant éphémère,
Peut le mieux puiser l'oubli du tombeau?

Mes amis, c'est l'art et la poésie.
Ces choses, hélas! sont en grand péril.
Restez-y fidèle, ô troupe choisie!
L'art fait le cœur pur et l'esprit viril.

Puis, Auguste Barbier, celui qui fit l'Idole,
Simple, honnête, loyal, prend ainsi la parole:
Noble artiste, surtout parfait homme de bien;
Le poète chez lui toujours est citoyen:

Frères, dit-il, gardez vos mœurs fortes et saines:
C'est le fondement des cités.
Maintenez vos enfants loin de ces tristes scènes,
Où périssent nos libertés!
Chantez le droit! Semez la notion du juste
Dans le cœur de vos nourrissons;
Soyez hommes enfin, et, de son trône auguste,
Un Dieu bénira nos moissons!

Puis Laprade se lève. A voir sa tête blanche.
Sa grande barbe grise et son front qui se penche,
On dirait un druide. Au pays du Forez,
Terre de solitude et de vieilles forêts,
Il a puisé le sens des coutumes celtiques.
Voici donc, j'en suis sûr, ce qu'en beaux vers antiques
Il dira, saluant les maîtres provençaux
(On peut après cela laisser crier les sots):

Sur le tronc vénéré du vieux chêne de France,
Un vent de mort avait desséché les rameaux;
Mais voici les bourgeons verts comme l'espérance:
L'hiver a donc passé, l'hiver et sa souffrance.
Saluons le printemps, c'est la fin de nos maux.

O rameau de Provence, ô rameau de Bretagne,
Mêlez votre feuillage et vos fruits enlacés!
Faites de même, Alsace, et Bourgogne, et Champagne!
Dans la plaine partout, partout sur la montagne,
Au vieux chêne des Francs, rameaux, reverdissez!

Reverdissez! Du tronc vous attestez la force.
Le monde saura mieux quelles mains l'ont planté,
A voir courir ainsi la sève sous l'écorce.
Des plaines de la Flandre aux rives de la Corse,
Grandis, arbre de France, arbre de liberté!

Si jamais l'étranger, pris d'une aveugle rage,
Osait souiller ce sol que j'appelle un saint lieu,
Soudain, du nord au sud, pour châtier l'outrage,
Sous le chêne chacun se mettrait à l'ouvrage,
Et dans les durs rameaux taillerait son épieu.

Malheur à l'ennemi! Sa défaite est certaine;
Il sera renversé par de terribles dards;
Et, pendant que l'épieu l'éventrera sans peine,
Là-haut, sous le ciel pur, les feuillages du chêne
Flotteront dans les airs comme des étendards.

Alors, justice faite, oubliant vos colères,
Joyeux vainqueurs, Français du nord et du midi,
Sous le chêne, à l'abri de vos droits tutélaires,
Poursuivez, poursuivez vos œuvres séculaires,
Peuple soldat de Dieu, peuple noble et hardi!

Puis taillons dans le chêne une coupe nouvelle,
Coupe sainte et versant l'enthousiasme aux forts.
Passe de main en main, ô coupe fraternelle!
Et que l'humanité, dans une ère plus belle,
Vienne à ce Saint-Graal puiser les estrambords!

IV

Quand je me rappelle aujourd'hui avec quelles sympathies mes amis de la France méridionale accueilleraient l'expression de ces pensées, je n'ai plus à m'excuser vraiment d'en avoir évoqué le souvenir. Enfermés dans Paris, nous avons besoin de croire que la province s'en souvient également. Oui, vous vous en souvenez, vaillants frères, vous qui disiez si bien: — Avec nous une nation nouvelle se lève! Et vous, du nord au sud, de l'est à l'ouest, provinces généreuses qui tant de fois avez exprimé le vœu d'être soustraites à une centralisation énervante, voici le moment de prouver que vous êtes dignes de ces franchises demandées sans cesse et sans cesse ajournées. Un cercle de fer et de feu nous environne; sauf quelques rares éclaircies, nous ne voyons pas, nous ne sentons pas la France; j'en suis sûr pourtant, la France se lève. Vous êtes debout, Provence et Languedoc, Guienne et Normandie, Bourgogne et Franche-Comté! l'Auvergne de Vercingétorix comme la Bretagne de Duguesclin veulent contribuer pour leur part à venger la Lorraine de Jeanne d'Arc et l'Alsace de Kléber! Des Celtes du temps de César jusqu'aux Français de 89, il n'est pas une génération qui n'ait laissé d'héroïques témoins de notre mission dans le monde. Du Rhin aux Pyrénées, de Dunkerque à Antibes, il n'est pas une plaine, pas un champ, pas un sillon, qui ne garde la trace de quelque grand mort. Si les vivants pouvaient hésiter, les morts sortiraient de leurs tombeaux. Mais non, vous n'hésitez pas, vous préparez vos armes, vous concertez vos mouvements, vous mettez à profit le temps précieux que vous procure l'invincible résistance de Paris; entre Paris et la France les barbares seront écrasés.

On pense bien que nous n'adressons pas de proclamations à la province; dussent-elles lui parvenir, ce qui n'est guère vraisemblable en ce moment, nous sommes persuadés qu'elle n'en a pas besoin. Mais comment un esprit enclin à chercher le sens, à calculer la portée des événements de l'histoire contemporaine, ne s'efforcerait-il pas de découvrir un trait de lumière dans l'horrible nuit qui nous

environne? Cette guerre si follement engagée de notre part n'a pas tardé à devenir plus folle, plus monstrueusement folle, de la part de ceux qui la poursuivent contre nous. Depuis la loyale démarche de M. Jules Favre, depuis les cyniques déclarations de M. de Bismarck, on peut se demander en vérité si nous ne sommes pas le jouet de quelque cauchemar absurde et horrible et dans quel monde se passent de telles choses. Nous ne sommes pas en pleine barbarie, puisque M. Jules Favre a représenté la République française avec une dignité si noble; nous ne sommes pas au XIXe siècle, puisque M. de Bismarck a pu manifester si brutalement en face de l'Europe indifférente les plus grossières passions des temps barbares. L'obstination du roi Guillaume n'est pas seulement féroce, elle est stupide. Quelle sera donc la fin de ce sanglant imbroglio? Quel résultat la Providence en fera-t-elle sortir? Quelle scène, comme dit madame de Sévigné, Dieu voudra-t-il représenter après cette tragédie?

Nous sommes de ceux qui croient à l'action de la Providence sur les affaires humaines; et, comme il est évident que la France est nécessaire au monde, si nous pouvons être inquiet du jour et du lendemain, nous sommes rassuré sur l'avenir. La folie meurtrière du roi de Prusse recevra son châtement. Le roi Guillaume veut détruire la nation française; le résultat de cette guerre inique sera la reconstruction de la France. Et comment s'accomplira cette reconstruction? Par les provinces rendues à elles-mêmes, par l'unité vivante substituée à l'unité factice. Il ne s'agit pas de fédéralisme, il s'agit, au contraire, de constituer l'union plus intime et plus forte. La liberté au sein de l'égalité, la variété libre au sein de l'unité tutélaire, tel est le problème à résoudre. La révolution de 1789 n'a pu en assurer qu'un des éléments; nos cruelles épreuves de 1870 nous forceront à consacrer l'autre. Le premier acte de cette grande œuvre, c'est le fait même qui se prépare en ce moment: Paris protégeant la France, la France délivrant Paris, et, dans cette héroïque étreinte de tous les enfants d'une race libre, l'envahisseur barbare exterminé.

Paris, 10 octobre 1870.